

Koeun Path
Fidji Path-Laplagne

RESCAPÉ MALGRÉ MOI

Il m'a sauvé du génocide cambodgien

INTRODUCTION

J'observais l'ampoule grillée se balancer lentement au-dessus de ma tête, au milieu des toiles d'araignées. La pièce carrée ne disposait pas de fenêtres. De fragiles rayons de lumière perçaient entre les planches de bois qui faisaient office de murs. Il a bien fallu cinq bonnes minutes pour que mes yeux s'habituent à l'obscurité. L'odeur de renfermé qui régnait dans la salle d'interrogatoire se mêlait à l'odeur de la terre humide après la pluie. J'ai inspiré un grand coup, laissant ce parfum froid, argileux et désagréable remplir mes narines.

Un policier thaï, accompagné de six miliciens, m'avait sauvagement jeté dans la pièce. Il m'avait obligé à me tenir accroupi, talons au sol. L'humiliation d'une telle position n'était rien face à la douleur physique. Il m'avait lancé un regard méprisant, puis, faisant volte-face, il était sorti en faisant claquer ses bottes cirées. Il avait fermé l'étroite porte en bambou si fort que l'ampoule au plafond avait presque éclaté. Je me retrouvais maintenant au milieu de cette pièce crasseuse. Les miliciens formaient un cercle autour de moi. Ils se tenaient debout comme des soldats de plomb, leurs mitraillettes pointées sur moi.

J'ai ouvert grand mes oreilles, mais je n'entendais rien, sauf un gecko qui s'époumonait dans la forêt vierge environnante, indifférent à ma situation tragique. Au fur et à mesure que la journée avançait, la chaleur moite devenait accablante, transformant la pièce exigüe en sauna. La fraîcheur du béton sous mes pieds nus ne me procurait qu'un maigre réconfort.

Pendant ce qui me parut être trois longues heures, mon mal de dos augmentait terriblement. Mes jambes étaient tétanisées.

RESCAPÉ MALGRÉ MOI

Tout mon être tremblait. J'avais l'impression que mes muscles allaient lâcher d'un coup, comme un élastique qui claque. Soudain, un lieutenant de l'armée thaï a fait une entrée fracassante. Dans le cadre de la minuscule porte, il paraissait imposant, mais quand il est arrivé à ma hauteur, j'ai constaté qu'il n'était pas plus grand que la moyenne des Thaïlandais, peut-être 1,65 m. Deux rangées de galons multicolores décoraient son treillis bien ajusté. Il devait avoir quarante-cinq ans tout au plus et était plutôt bel homme. Son regard sévère m'a glacé.

Il a bruyamment ouvert un tiroir de son bureau métallique, le seul meuble de la salle. Il en a sorti une fiasque en verre sans étiquette et un verre qui n'avait jamais dû être lavé. Il l'a rempli théâtralement et l'a porté à ma bouche en beuglant quelque chose en thaï. Comme je ne parle pas thaï et que je n'osais pas refuser, je l'ai avalé d'un trait. Même si j'ai senti mon œsophage s'embraser au goût âcre de l'alcool de riz, je me suis dit avec reconnaissance que cela m'aiderait à oublier ma misère.

La porte s'est ouverte à nouveau. Un quinquagénaire au ventre bedonnant a fait irruption. Il était torse nu et vêtu d'un simple bermuda. Son nez était tordu, ce qui donnait l'impression qu'il faisait constamment la grimace. Il a joint les deux mains et s'est incliné respectueusement devant le lieutenant pour le saluer. Puis il s'est tourné vers moi et m'a annoncé en khmer (la langue officielle du Cambodge) qu'il était l'interprète. Le lieutenant s'est laissé tomber sur une chaise en fer et a commencé l'interrogatoire sans autre préliminaire :

— Pourquoi cherches-tu à fuir le Cambodge ? Est-ce que tu fais partie des Khmers rouges ? Que fais-tu ici ? D'où viens-tu ?

J'ai deviné que l'interprète était un Khmer du haut plateau de Thaïlande que l'on appelle les Khmers surin. Moi, je suis un Khmer du Cambodge que l'on appelle les Khmers du milieu. Nos accents étaient différents mais jusque-là nous avons réussi à nous comprendre. Puis il m'a dit :

— *Toe neak koet ey ?* Quelle est ta maladie ?

Je n'étais pas malade. Ma maigreur n'était pas due à une quel-

conque pathologie mais à un manque de nourriture. J'ai donc hoché la tête de droite à gauche. L'interprète a répété sa question :

— *Toe neak koet ey ?*

J'ai répondu à nouveau par la négative. Puis de nouveau :

— *Toe neak koet ey ?*

Il a répété sa question une dizaine de fois, mais je ne pouvais que lui donner la même réponse, encore et encore. À jeun, l'effet de l'alcool sur mon corps squelettique était décuplé, et le verre d'alcool de riz m'avait abruti.

Dans ce dialogue de sourds, je commençais à paniquer. Mon incapacité à répondre de manière satisfaisante devenait suspecte. Le lieutenant thaï croyait-il que j'appartenais à l'armée khmère rouge ? Tout à coup, l'interprète a eu l'idée de reformuler sa question :

— Étiez-vous enseignant ? Infirmier ? Soldat ?

Alors, j'ai compris. Dans son dialecte khmer surin le mot « profession » est le même que « maladie » en khmer du milieu !

Un sourire s'est dessiné au coin des lèvres du lieutenant. Apparemment, il était satisfait de mes réponses. L'interrogatoire a duré encore une bonne partie de l'après-midi. Non, je n'avais pas caché de fusil. Oui, j'étais civil. Non, je n'avais pas de parents en Thaïlande.

Le lieutenant, qui tenait mon avenir entre ses mains, s'est retiré. Il m'a laissé à nouveau en compagnie des miliciens. Ces derniers s'étaient légèrement écartés pour le laisser passer. Ils ont regagné leur position et n'ont plus bougé d'un millimètre. Ils me tenaient en joue, leurs fusils à trente centimètres de mon visage. Le lieutenant ne s'est absenté que cinq petites minutes, mais à mes yeux, elles m'ont semblé être une éternité. J'avais perdu toute notion du temps. Une myriade de pensées se bousculaient violemment dans ma tête.

— Avec qui le lieutenant va-t-il délibérer ?

—...

— Les Thaïs ont-ils des arrangements avec les Khmers rouges ?

—...

RESCAPÉ MALGRÉ MOI

— Que veut-il faire de moi ?

—...

— Si je lui proposais de travailler pour lui, me relâcherait-il ?

—...

— Quel est le sort réservé aux hors-la-loi qui traversent la frontière sans passeport ?

—...

— Vais-je mourir aujourd'hui, après avoir échappé tant de fois à la mort auparavant ?

—...

J'étais encore perdu dans mes pensées quand le bruit des bottes du lieutenant sur la terre battue m'a rappelé à la réalité. Il a ouvert la porte avec fracas avant de se frayer un chemin entre les miliciens pour regagner son bureau. Il s'est raclé la gorge. J'étais suspendu à ses lèvres. D'un instant à l'autre, il allait prononcer son jugement. J'avais l'impression que la scène se déroulait au ralenti, comme dans les vieux films hongkongais de ma jeunesse :

— On vous renvoie aux Khmers rouges, a-t-il annoncé, impassible.

Le sol s'est effondré sous mes pieds. Sans hésiter, j'ai crié d'une voix brisée par la détresse :

— Tirez-moi une balle dans la tête. Je préfère mourir sur-le-champ plutôt que de retourner au Cambodge. S'il vous plaît !

Il n'y avait qu'une alternative pour moi à cet instant : une balle dans la tête pour ne pas souffrir. J'aurais accepté de bon cœur un état d'esclavage total, mais retourner aux mains des Khmers rouges ? Jamais !

CHAPITRE UN

À neuf ans, j’imaginai que le petit monde restreint que je connaissais était tout ce qui existait. C’était un modeste village de pêcheurs et de cultivateurs de riz, appelé Banhachi, ce qui signifie en khmer : « La sagesse du jeune bonze ». Une centaine de familles y cohabitaient en paix. Seules quelques histoires de bétail volé et de rares querelles de voisinage venaient occasionnellement troubler cette harmonie.

Dans mes souvenirs, la vie au Cambodge suivait un cycle perpétuel. Chaque année, la culture du riz était inlassablement rythmée par l’enchaînement des saisons – saison sèche, puis saison des pluies. Préparer la terre, semer, niveler les champs, gérer l’irrigation, couper à la faucille les panicules dorées pour les récolter. Chaque mois, le cœur de Banhachi battait au rythme des différentes fêtes bouddhistes. Au cours du douzième mois de l’année lunaire, c’est-à-dire en décembre et janvier, les mariages étaient célébrés au son de la *kbloy*, une flûte traditionnelle. Chaque jour, la vie se déroulait comme une mélodie dont le tempo était donné par nos trois repas à base de riz blanc, de poisson séché et de mangues sucrées.

Juste devant notre maison familiale sur pilotis, en bois et aux tuiles rouges, coulait la Stung Sen, la rivière aux dix mille ruisseaux. Durant la saison sèche, mes amis et moi jouions sous la maison, entre les quatre piliers en bois dur. Nous occupions les lieux jusqu’à ce qu’un oncle ou une tante nous chasse pour profiter à son tour de l’ombre et faire une sieste dans le hamac suspendu entre deux piliers. En attendant la moisson, ma mère cultivait des pastèques, des melons doux, du soja et du tabac dans le grand potager qu’elle entretenait entre notre maison et la rivière. Pendant la saison des

RESCAPÉ MALGRÉ MOI

pluies, la rivière montait de plus de sept mètres ; les pilotis et le pontager étaient submergés. Notre maison pointait hors de l'eau comme une île. Au plus gros de la crue, le débit de la rivière était incroyable. Chaque minute, des millions de mètres cubes d'eau passaient à une vitesse folle sous notre fenêtre. Je voyais alors le ballet incessant des pirogues, seul moyen de transport dans le village inondé.

Mes parents considéraient peut-être la Stung Sen comme un tyran qui exigeait qu'ils organisent leur vie selon ses caprices. Moi, enfant, je l'aimais inconditionnellement. J'y plongeais et nageais durant des heures avec mes amis. Notre jeu favori était celui de la loutre et des poissons. L'un de nous était la loutre, et tous les autres les poissons. Dès qu'elle attrapait un poisson, celui-ci devenait loutre à son tour et devait partir à la poursuite des autres. J'étais le meilleur du hameau à ce jeu. Personne n'arrivait jamais à m'attraper !

* * *

En septembre 1957, j'avais huit ans. La Stung Sen a commencé à déborder. Les anciens du village chantonnaient : « On entend l'escargot chanter, l'eau va arriver ». Ils nous conseillaient de ne pas faire de sieste sur la rive et de ne pas jouer dans la rivière pendant la crue, au risque de nous faire emporter. Bien sûr, nous ne les écoutions jamais et voilà comment nous nous retrouvions à jouer à la loutre et aux poissons.

Contrairement à mon habitude, j'étais un piètre poisson ce jour-là. Je me laissais surprendre de nombreuses fois par mes amis. Quand un camarade de classe m'a harponné pour la deuxième fois de la matinée, il a commencé à fanfaronner :

— Ah ah ! Koeun, tu as perdu tes nageoires ? Tu ne sais plus nager ou quoi ? Réveille-toi !

— Laisse-moi tranquille, ai-je marmonné.

Je n'étais pas d'humeur à écouter ses blagues. Je reconsidérais tout ce que nous avons déjà tenté pour sauver mon père Koeur depuis deux mois. Le guérisseur traditionnel, débordé, avait accouru

avec ses plantes médicinales, mais elles étaient restées sans effet. Nous avions également fait appel à un bonze. Il s'était présenté un matin sur notre palier, avec une jarre d'eau tiède, qu'il avait fait chauffer à la pagode, le lieu de culte bouddhiste. Il l'avait ensuite versée abondamment sur le front et le corps de mon père en récitant des paroles du Bouddha. En vain. Un voisin avait suggéré de convoquer les esprits de nos ancêtres, mais ma mère avait refusé. Ma famille n'invoquait ni les génies ni les esprits de nos aïeux défunts. Nous étions philosophes, pas religieux. Pour nous, les enseignements du Bouddha étaient un système de pensée qui n'exigeait aucune pratique occulte ou mystique. Toujours est-il que l'état de mon père n'avait fait qu'empirer.

— Oh, ça va ! Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Tu n'es vraiment pas drôle, a rétorqué mon ami.

Certes, je n'étais peut-être pas drôle, mais que pouvait-il comprendre, lui qui avait un père en bonne santé ? Plusieurs de mes amis étaient devenus orphelins à cause de la variole, de la peste ou du choléra. Ils avaient alors dû quitter l'école pour se jeter à la queue de la charrue et nourrir leurs familles. J'étais l'aîné. S'il arrivait quelque chose à mon père, la responsabilité de subvenir aux besoins de la famille retomberait sur mes petites épaules. Mais moi, je rêvais d'être pilote d'avion ! C'était mon ambition depuis que j'avais rencontré un pilote d'hélicoptère venu rendre visite à sa famille dans notre village. Il était très grand pour un Khmer et avait fière allure avec son uniforme bleu marine et sa casquette en cuir. Quand il racontait les histoires de ses missions, je le regardais avec des yeux tout ronds, subjugué par son charisme. Depuis, je regardais des photos de pilotes et des films d'aviation. Je rêvais souvent du jour où je pourrais piloter un avion à mon tour. En observant le ciel nuageux le jour, et les myriades d'étoiles le soir, j'étendais mes bras comme pour m'envoler.

C'est à ce moment que la silhouette de ma tante est apparue sur la rive. Hystérique, elle criait :

— Koeun, Koeun, viens vite ! Ton papa ne va pas bien !

Je me suis extirpé de la rivière, dégoulinant. J'ai couru à en

RESCAPÉ MALGRÉ MOI

perdre haleine jusqu'à la maison, traversant au passage le potager alors boueux de ma mère. Elle avait dû le délaisser depuis qu'elle était au chevet de mon père. J'ai zigzagué entre nos bananiers, goyaviers et jacquiers. J'ai monté les marches quatre à quatre et me suis arrêté net sur le palier. Je suis entré dans le salon rudimentaire sur la pointe des pieds. Une photographie encadrée d'un Bouddha obèse et hilare m'a accueilli. Un héritage de mes grands-parents paternels. Un autre cliché, une photo de famille, était accroché au mur. On pouvait y distinguer mon père, ma mère, mon petit frère, l'aînée de mes petites sœurs et moi. Ces photos étaient les deux seules décorations sur les murs. Elles trônaient au-dessus des deux tabourets et de la table basse ronde en bois sombre. Sur cette dernière se trouvait un service à thé en porcelaine chinoise ainsi qu'un paquet de cigarettes faites maison. Mon père les offrait comme cadeau aux moines. Ma mère possédait une machine à rouler qu'elle utilisait pour fabriquer les cigarettes avec le tabac de notre potager. Mon père, tout comme les moines, était un grand fumeur. Apparemment, cela ne constituait pas une infraction aux multiples principes bouddhistes.

Dans le salon, mon père gisait inanimé, à même le sol, sur une natte en jonc. Il était méconnaissable. Ses yeux autrefois rieurs avaient maintenant disparu derrière ses paupières scellées. Ses joues rebondies avaient fondu, laissant place à des sillons que la maladie avait creusés progressivement. S'il avait pu sourire, je doute que j'aurais pu voir ses fameuses fossettes. En deux mois, son corps athlétique avait beaucoup changé. Ses muscles saillants, développés à force de pagayer et de porter du bois, s'étaient volatilisés. Il paraissait beaucoup plus petit et frêle que dans mes souvenirs.

Je repensais à l'époque où il m'emmenait encore partout avec lui, que ce soit au champ avec le char à bœuf, à vélo pour aller en ville ou encore en pirogue pour naviguer durant la saison des pluies. Il profitait de ces moments privilégiés pour m'enseigner. Il utilisait toutes ces occasions pour me former sur le terrain et faire de moi un homme. Nous allions régulièrement labourer et semer du riz ensemble. Son corps vigoureux portait sans difficulté de lourds sacs de graines et dirigeait les bœufs. Comme j'étais léger, je m'asseyais

sur la herse et portais la semence que mon père jetait au fur et à mesure que nous avançons. Un jour, la pluie cinglante était tombée à flots, noyant tout. Une pluie caractéristique de la mousson, épaisse comme un rideau. Nous étions trempés jusqu'aux os, recouverts de boue visqueuse de la tête aux pieds. Le travail devenait de plus en plus laborieux. J'entendais mon père respirer péniblement. Soudain, il s'est arrêté et, mettant ses mains sur ses lombaires, il a contemplé longtemps les champs inondés. Après avoir repris son souffle, il s'est tourné vers moi et a déclaré d'une voix grave : « Mon fils, sois studieux pour avoir un métier sous un toit. Tu vois, moi je n'ai pas eu le privilège d'aller à l'école, et je suis obligé de faire ce travail difficile ». Il parlait peu, mais cette phrase, je ne l'ai jamais oubliée.

Je restais paralysé. Deux mois auparavant, mon père avait attrapé la peste en soignant son grand frère. Je pensais qu'il allait vite guérir, mais la fièvre ne cessait d'augmenter. Ces derniers jours, son état s'était très vite dégradé.

Les sanglots répétés de ma tante, derrière moi, m'ont rappelé à la réalité. Ma mère, au chevet du malade, gardait son sang-froid :

— Il vient juste de tomber dans le coma.

Je n'ai pas pu retenir mes larmes. Ma vision s'est brouillée. Le monde semblait s'être arrêté de tourner. Je tremblais. Pour la première fois de ma vie, j'avais très peur de perdre mon père. Il était mon héros et le héros du village, au sein duquel il endossait de nombreuses responsabilités. À la tête des miliciens de Banhachi, il défendait nos familles contre les bandits qui rôdaient. Il faisait aussi office de scribe pour l'école primaire et pour la pagode. Il présidait également une association d'entraide dont le but était d'octroyer des prêts à taux quasi nul à ses membres.

Un jour, j'étais allé chercher de l'eau pour ma mère. Je traînais les pieds sur le chemin de terre quand j'ai vu deux adolescents en pleine conversation. Ils étaient assis en tailleur sur le bord du sentier et grignotaient des noix de cajou. Arrivé à leur hauteur, j'ai entendu des bribes de leur dialogue : « Dans notre village, il n'y a que trois personnes : Ta Koeur, Ta Horn et Lok Krou Soeung ». Après les avoir

RESCAPÉ MALGRÉ MOI

entendus, je suis rentré chez moi la tête haute, en sautillant de fierté.

À ce moment-là, dans un élan de nostalgie, alors que je contemplais son corps inerte, j'avais envie qu'il me prenne à nouveau sur ses épaules, comme il le faisait quand j'étais petit; comme il le faisait maintenant avec mes petites sœurs. Je voulais jouer avec lui et caresser ses cheveux. Depuis que j'avais atteint l'âge de raison, son affection pour moi s'exprimait différemment. Mais à présent, dans mon désespoir, je languissais de me trouver dans ses bras.

— Koeun! Koeun! Tu m'entends? Ma mère me fixait avec insistance.

— Hein? ai-je bafouillé.

— Je viens de te demander d'aller chercher ton grand-père. Ton père voulait qu'il soit là, au cas où.

J'ai descendu au ralenti les escaliers et rejoint la rivière. À cause des pluies, la route devant chez nous était inondée. Le meilleur moyen d'informer mes grands-parents était de parcourir en pirogue les trois kilomètres entre nos demeures. J'ai détaché notre bateau et sauté à bord, puis je l'ai lancé sur le cours d'eau. Les larmes roulaient silencieusement sur mes joues basanées. Je ramais mécaniquement en pensant au cours que prendrait ma vie si mon père ne guérissait pas.

Trois jours auparavant, ma mère, très calme, m'avait dit: « Si ton père meurt, je trouverai un moyen pour vous élever, toi, tes deux petites sœurs et ton petit frère. Ne t'inquiète pas ». Ses paroles et son sang-froid ne m'avaient pas apaisé. Même si ma mère était courageuse, j'étais lucide quant à la dureté de la vie au Cambodge pour une jeune veuve. Depuis que mon père m'avait encouragé à étudier assidûment, j'étais devenu l'un des meilleurs de ma classe. Le soir, je m'endormais même sur mes leçons. Il devait me tanner pour que je pense à éteindre la lampe à pétrole à côté du lit avant de m'endormir. Tous ces efforts et tous mes rêves risquaient d'être anéantis. C'était trop injuste!

Je ne comprenais pas pourquoi cette tragédie touchait notre famille. Mon père était le bouddhiste le plus pieux et le plus estimé

du village.

Il respectait scrupuleusement tous les principes du Bouddha. Il s'efforçait de ne pas nuire aux êtres vivants, y compris aux animaux. Il s'efforçait de ne pas prendre ce qui n'est pas donné. Il s'efforçait de ne pas avoir une conduite sexuelle incorrecte. Il s'efforçait de ne pas user de paroles mensongères. Il s'efforçait de s'abstenir d'alcool.

Je l'épiais chaque jour quand il méditait à l'aube. D'abord il faisait le vide, inspirait et expirait tranquillement. Il ne se laissait jamais distraire par le chant strident du coq qui tirait le village encore somnolent de sa torpeur. Puis il croisait les jambes lentement, l'une après l'autre en les ramenant sur son ventre. Souvent je restais dans l'embrasure de la porte, très attentif, car je voulais reproduire exactement les mêmes gestes et les mêmes postures. Les premiers rayons de lumière m'empêchaient de discerner son visage à contre-jour. De là où je me tenais, le soleil ressemblait à une petite bille rose qui s'élevait gracieusement à l'horizon. Cette scène quasi mystique me fascinait. Parfois, mon père complétait sa contemplation en lisant des ouvrages bouddhistes dans un silence ascétique. Puis il sortait et ne manquait pas de donner du riz aux bonzes qui tendaient leur bol sur notre palier, enveloppés dans leurs toges safran.

Ce qui arrivait à ma famille défait les lois du karma. Mon père aurait dû récolter ce qu'il semait. Mais j'avais beau me remuer les méninges, je ne voyais pas quel mal il aurait fait pour expliquer son état.

Je continuais à ramer en pensant à tout cela. J'invoquai une force bienveillante que j'appelais *Voith tho sak sith*, c'est-à-dire : «Objet tout-puissant». J'avais souvent entendu des villageois invoquer le *Voith tho sak sith* pour demander sa bénédiction ou sa protection. Ce jour-là, par superstition et mimétisme, je faisais appel à cette puissance invisible et la suppliais de guérir mon père.